

## Introduction

À la fin du mois de décembre 795 s'éteignait à Rome le pape Hadrien I<sup>er</sup> ; les chroniques contemporaines rapportèrent l'événement en ces termes :

Cet hiver-là, le huit des calendes de janvier, mourut le seigneur Hadrien de sainte mémoire, pontife romain suprême. Pour lui, le très pieux seigneur roi Charles, après avoir mis fin à sa déploration, demanda à ce que des prières soient faites par l'ensemble du peuple chrétien à l'intérieur de ses frontières ; il multiplia les aumônes pour lui et ordonna qu'on fit écrire en *Francia*, sur du marbre, une épitaphe en lettres d'or qu'il enverrait ensuite à Rome pour orner la sépulture du pontife suprême Hadrien <sup>1</sup>.

Ce passage des *Annales de Lorsch*, qu'on retrouve dans la *Chronique de Moissac*<sup>2</sup>, montre que l'écriture d'une épitaphe fait partie intégrante d'un processus mémoriel qui passe par la déploration rituelle, la prière et les aumônes et qui se poursuit vraisemblablement par une liturgie commémorative complexe. Il s'agit également d'une création littéraire et artistique pour laquelle le roi et futur empereur Charlemagne n'hésite pas à faire appel aux plus grands auteurs de son temps. On a en effet conservé deux textes dédiés à la mémoire d'Hadrien, l'un attribué à Théodulphe d'Orléans<sup>3</sup>, l'autre à Alcuin<sup>4</sup>. Ce second texte, long d'une quarantaine de vers, a connu une diffusion manuscrite exceptionnelle ; surtout, il est conservé (*ill. 1*), dans sa version lapidaire, sous le portique de la basilique Saint-Pierre du Vatican à

---

1. *Annales de Lorsch*, 795 : *Et in ipso hieme, id est 8. Kal. Ianuar., sanctae memoriae dominus Adrianus summus pontifex Romanus obiit, pro quo dominus rex, postquam a planctu eius cessavit, orationes per universum christianum populum infra terminos suos fieri rogavit, et aelimosina sua pro eo multipliciter transmisit, et ebitaffium aureis litteris in marmore conscriptum iussit in Francia fieri, ut eum partibus Romae transmitteret ad sepultura summi pontificis Adriani ornandam.* Éd. MGH, SS, I, p. 36.

2. *Annales de Moissac*, 795 (avec de légères variantes). Éd. MGH, SS, I, p. 302.

3. Théodulphe d'Orléans († 821), *carmen XXVI, Super sepulcrum Hadriani papae.* Éd. MGH, *Poet. lat.* I, p. 489-490.

4. Alcuin († 804), *carmen IX, De Hadriano papae.* Éd. MGH, *Poet. lat.* I, p. 113-114. Les titres varient selon les manuscrits : voir JULLIEN, PERELMAN, *Clavis des auteurs...*, t. II, 1999, ALC 46.[8].



Ill. 1 – Épitaphe d'Hadrien I<sup>er</sup> († 796) à Saint-Pierre du Vatican. Rome, Saint-Pierre du Vatican, porche occidentale. Reproduit dans SILVAGNI, Monumenta epigraphica christiana, 1943.

Rome<sup>5</sup>. Les vers 17-19 font écho aux *Annales de Lorsch* en mentionnant la déploration du roi et son rôle dans la réalisation de l'inscription :

Après avoir pleuré le père, moi, Charles, j'ai écrit ces vers,  
Je me lamente de ta mort, père, sois très doux avec moi,  
Souviens-toi de moi, que mon esprit te suive toujours<sup>6</sup>.

La perfection à la fois textuelle et matérielle de l'épithaphe concorde parfaitement avec une commande royale assez exceptionnelle pour être louée par les annalistes du temps. Sa mise en page, le fin décor de son cadre et l'adoption de capitales romaines très antiquisantes contrastent avec toutes les inscriptions antérieures, en *Francia* comme à Rome. Cette dalle expose aux yeux de tous le programme de *renovatio* que Charlemagne avait initié avec l'actif soutien d'Hadrien et dont Alcuin était un des principaux acteurs. Le caractère politique d'un tel texte, sur lequel nous reviendrons plus longuement, se voit nettement dans l'association étroite des deux noms de Charles et d'Hadrien dans la demande commune de prière des vers 23-25 :

O toi le très illustre, je joins ensemble nos noms dans cette inscription,  
Moi Charles le roi et Hadrien le père,  
Que quiconque lira ces mots dise  
« Dieu, aie pitié de l'un et de l'autre<sup>7</sup> ».

Cette épithaphe, rédigée pour un défunt et déposée sur sa tombe, célèbre également – au moment de sa réalisation – le souvenir d'un vivant. Les copies multiples de ce texte opèrent en outre une diffraction de la mémoire qui complète et amplifie la célébration liée à l'inscription des noms dans les livres nécrologiques du *regnum Francorum*.

L'association entre le nom d'un défunt et celui d'un vivant, fussent-ils ceux d'un pape et d'un roi, n'est guère étonnante : elle s'inscrit dans la perspective eschatologique qui marque toute la liturgie funéraire contemporaine. Ainsi, dans le sacramentaire grégorien envoyé de Rome une dizaine d'années auparavant par Hadrien à la demande expresse de Charlemagne<sup>8</sup>

5. Parmi les nombreuses études consacrées à cette inscription, retenons ici les trois principales : DE ROSSI, « L'inscription du tombeau... », 1888, WALLACH, « Alcuin's Epitaph of Hadrian I... », 1951 et SCHOLZ, « Karl der Große... », 1997. R. Favreau a donné une traduction française du texte dans FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, 1997, p. 64-68.

6. Alcuin († 804), *carmen IX*, v. 17-19 : *Post patrem lacrimans Carolus haec carmina scripsi / Tu mihi dulcis amor te modo plango pater / Tu memor esto mei, sequitur te mens mea semper*. Éd. MGH, *Poet. lat.* I, p. 113. Trad. FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, 1997, p. 67.

7. Alcuin († 804), *carmen IX*, v. 23-25 : *Nomina iungo simul titulis, clarissime, nostra / Hadrianus Carolus, rex ego tuque pater / Quisquis legas versus, devoto pectore supplex / Amborum mitis dic Miserere Deus*. Éd. MGH, *Poet. lat.* I, p. 113-114. Trad. FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, 1997, p. 67.

8. Lettre d'Hadrien à Charles : « En ce qui concerne le sacramentaire mis en ordre par notre prédécesseur le pape Grégoire, [il faut remarquer ceci] : étant donné que depuis un certain temps Paul le Grammairien [Paul Diacre] nous a prié de vous en envoyer un exemplaire, pur de tout mélange et conforme à la tradition de notre sainte Église, nous le transmettons à Votre excellence royale par l'intermédiaire du moine Jean, abbé de Ravenne. » Trad. VOGEL, *Introduction aux sources...*, 1965, p. 74.

et diffusé rapidement avec ses suppléments<sup>9</sup>, le *Memento* des morts et celui des vivants sont étroitement liés au cours de la messe<sup>10</sup>. Les deux catégories sont évoquées conjointement dans diverses messes votives; les noms sont associés dans les diptyques ou les livres nécrologiques et sur les tables d'autels<sup>11</sup>. Au regard du jugement dernier, la distinction n'a plus lieu d'être: c'est ce qu'affirment indirectement les vers 28-33 :

Lorsqu'à la fin des temps la trompette résonnera à tes oreilles,  
Lève-toi avec le prince des apôtres, Pierre, pour voir Dieu.  
Je sais que tu entendas la sainte voix du Juste :  
« Maintenant, entre dans la grande joie de ton Seigneur ».  
Alors, Père remarquable, souviens-toi de ton fils, je t'en supplie,  
Dis qu'avec le Père tends le fils et moi aussi<sup>12</sup>.

De tous les points de vue, l'épithaphe d'Hadrien I<sup>er</sup> nous fait donc entrer dans une grande histoire carolingienne qui associe littérature poétique, création artistique, retour à l'antique, contexte liturgique et perspective eschatologique pour exalter l'association intime entre le pape et le souverain, essence du programme politique de ce qui deviendra, cinq ans plus tard, l'empire.

Cette pièce, majeure dans la préparation du couronnement impérial, a rarement été utilisée par les historiens dans une perspective d'histoire politique. Comme toutes les autres épithaphe de même époque, moins somptueuses, elle a été en partie ignorée parce que son texte n'apportait guère d'éléments biographiques précis. Sa composition métrique et l'usage de multiples topiques ont occulté son intérêt, du fait même de sa perfection littéraire et graphique, comme manifeste politique. Dans le programme de *renovatio* initié par Charlemagne, la réforme a porté sur la liturgie, la langue et l'écriture avant même que l'empire ne renaisse de ses cendres. C'est cela qui est inscrit, en lettres d'or, sur l'épithaphe d'Hadrien.

Le caractère exceptionnel de cette inscription oblige toutefois à s'interroger sur sa représentativité. En tant que pièce littéraire, elle a connu une grande diffusion et a été lue ou apprise par de nombreux lettrés carolingiens, mais elle n'est pas la seule. L'épithaphe rédigée pour lui-même par Alcuin<sup>13</sup>

9. Pour une vue d'ensemble, on peut consulter PALAZZO, *Histoire des livres liturgiques...*, 1993, p. 73-79.

10. On doit à Benoît d'Aniane le rajout du *Memento* des morts, lors de la célébration de la messe dominicale, au canon de la messe. Voir à ce propos les arguments de LEMAÎTRE, *Mourir à Saint-Martial...*, 1989, p. 27-31.

11. Pour plus de détails, voir TREFFORT, *L'Église carolingienne...*, 1997, p. 98-99 et la suite de cet ouvrage.

12. Alcuin († 804), *carmen* IX, v. 28-33: *Ultima quippe tuas donec tuba clamet in aures / Principe cum Petro surge videre Deum / Auditurus eris vocem scio iudicis abnam / Intra nunc Domini gaudia magna tui / Tum memor esto tui nati pater optime posco / Cum patre dic natus pergat et iste meus*. Éd. MGH, *Poet. lat.* I, p. 113-114. Trad. FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, 1997, p. 67.

13. Alcuin († 804), *carmen* CXXIII. Éd. MGH, *Poet. lat.* I, n° CXXIII, p. 350-351. Le texte se présente la plupart du temps sans titre: voir JULLIEN, PERELMAN, *Clavis des auteurs...*, t. II, 1999, ALC 46.[2].123.

semble avoir eu plus de succès encore, à en juger par le nombre de manuscrits conservés, même si, par ailleurs, on ne conserve plus aucune trace de l'inscription réelle. En outre, de nombreuses épitaphes ont été composées par de célèbres auteurs (Alcuin, mais également Raban Maur ou Micon de Saint-Riquier par exemple). Regroupés en grande partie dans les volumes des *Monumenta Germaniae Historica (Poetae latini*<sup>14</sup>), ces textes montrent que le genre littéraire de l'épitaphe était fort prisé aux VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, cultivé et apprécié par les plus grands, et qu'il serait temps de le remettre à l'honneur dans les études historiques.

En outre, en tant que pièce matérielle, l'inscription d'Hadrien semble également exceptionnelle par sa qualité d'exécution, sa longueur et sa conservation. Toutefois, de ce point de vue comme du précédent, elle n'est pas non plus unique<sup>15</sup>. À Rome, Milan ou Pavie par exemple, sans parler du reste de l'Italie, on garde encore, pour les VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, de remarquables épitaphes. En France, les inscriptions carolingiennes ont certes souffert des destructions inhérentes aux troubles des guerres de religion ou de la Révolution française, mais les manuscrits médiévaux ou les archives modernes permettent de connaître indirectement de belles épitaphes carolingiennes disparues. Pour la Suisse et l'Allemagne, la publication systématique des inscriptions médiévales met en lumière l'existence, en pays germanique aussi, de pièces carolingiennes de toute première importance. Enfin, en Catalogne, subsistent encore des inscriptions funéraires susceptibles d'être intégrées à l'étude.

Pour l'ensemble de l'Europe carolingienne, ce sont au total plus de cinq cents épitaphes que l'on connaît (milieu VIII<sup>e</sup>-milieu X<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>), sans compter toutes celles qui, inédites, attendent encore d'être reconnues et publiées. Les grandes collections d'édition de textes épigraphiques, mis à part pour la Suisse, sont en effet encore en cours de publication et on peut déplorer l'absence, pour maintes régions, d'études approfondies. Certains ensembles d'inscriptions, par manque d'intérêt, de compétence, de temps ou de personnel affecté à cette tâche, ne sont même pas encore inventoriés. Plus ou moins développées, plus ou moins bien conservées ou datées, ces centaines d'épitaphes carolingiennes, prises individuellement, ne présentent bien évidemment pas toutes le même intérêt. Cependant, considérées collectivement, elles offrent un regard différent sur la culture, la société et l'histoire des temps carolingiens.

C'est ce que propose cet ouvrage dans un vaste parcours chronologique et géographique allant du milieu du VIII<sup>e</sup> au début du XI<sup>e</sup> siècle pour l'ensemble

14. *Monumenta Germaniae Historica. Poetae latini*, 6 vol. de 1881 à 1978.

15. Pour une présentation d'ensemble des grandes collections d'édition épigraphique, voir FAVREAU, *Épigraphie médiévale*, 1997, not. p. 10-26.

16. On trouvera un répertoire des inscriptions funéraires carolingiennes connues à ce jour pour la France à la fin du présent ouvrage.

du territoire couvert par l'empire de Charlemagne, en analysant l'ensemble des productions épigraphiques funéraires, de la plus simple à la plus savante. Si la Francie occidentale est souvent privilégiée, notamment en raison de la richesse de certains dossiers documentaires comme ceux d'Angers, de Bourges, de Melle ou de Poitiers, la nature même de la culture écrite de cette époque, dont les épitaphes font partie intégrante, oblige à comparer avec ce qui se passe ailleurs, à l'intérieur ou aux marges du monde carolingien et dans les milieux politiques qui lui ont succédé ou s'en sont inspiré.

L'approche archéologique permet de mettre en lumière l'impact différent de ces textes suivant la forme et l'emplacement de la pièce qui les porte. Il faut ainsi s'interroger sur les « endotaphes », néologisme créé pour qualifier les inscriptions intérieures à la tombe qui s'avèrent, si l'on y prend garde, plus répandues qu'on ne le pense. Écrites sur des lames de plomb ou des petites plaques de pierre déposées dans la sépulture, voire gravées au revers du couvercle ou sur la paroi interne du sarcophage, ces inscriptions, dont le contenu peut varier, n'exigent pas une lecture pour être « utiles ». Ces textes cachés sont sans doute plus proches des graffitis sur tables d'autels ou des inscriptions nécrologiques, à valeur commémorative, que des épitaphes destinées à maintenir le souvenir du mort dans la société des vivants. La mémoire, dans ce cas-là, est liée à la réouverture de la tombe soit par des mains humaines, sacrilèges ou en quête de reliques, soit par la volonté divine au jour du jugement dernier.

En ce qui concerne les vraies épitaphes (à savoir celles qui répondent à l'étymologie bien connue au Moyen Âge, de *epi-*, sur, et *-taphos*, tombe), l'enjeu est différent. Le croisement avec d'autres sources écrites contemporaines (chroniques, vies de saints, correspondance...) permet une analyse du rapport entre l'inscription et la *sepultura*, comprise à l'époque carolingienne à la fois comme célébration liturgique et comme réalisation matérielle. La nomenclature de l'épitaphe ou les périphrases utilisées pour la désigner montre qu'elle est toujours comprise comme l'association entre un texte, une écriture, un support et la tombe d'un défunt. Ce lien engage différents acteurs et compétences dans une logique à la fois rituelle et artistique.

Au-delà du simple aspect matériel ou calligraphique, l'épitaphe est un texte dont la forme est indissociable du fond. Une analyse littéraire s'impose alors pour déterminer les procédés de composition, en particulier pour les textes dont la forme poétique est évidente. À côté d'éléments constitutifs incontournables (nom du défunt, jour de sa mort, éventuellement demande de prière), on peut reconnaître des habitudes d'atelier au répertoire de formules stéréotypées plus ou moins large. Des productions originales, loin de centres monastiques ou épiscopaux réputés, peuvent révéler l'existence d'une culture laïque dont on ne trouve guère de trace dans les manuscrits contemporains. La plupart du temps toutefois, la création textuelle passe

par la pratique du centon, valorisé en tant qu'art de la mémoire et preuve d'un savoir partagé. En puisant aux *carmina* contemporains ou plus anciens, les rédacteurs de textes versifiés selon la métrique classique exposent grâce aux épitaphes une culture commune à tous les lettrés de l'Empire.

Si la forme littéraire exerce une contrainte réelle sur la rédaction des épitaphes (en usant et abusant de lieux communs et de formules conventionnelles), il n'en reste pas moins que le fond doit être analysé avec beaucoup d'attention. Les thématiques communes à la majorité des épitaphes carolingiennes (quelle que soit leur longueur ou leur qualité) dessinent en effet une société idéale. L'inscription funéraire, substitut lapidaire du corps, développe ainsi les vertus personnelles et sociales qui font du fidèle une des pierres vivantes composant l'Église. Dans cette conception ecclésiologique, l'écriture se fait médiatrice pour engager une prière qui devient signe et instrument de la solidarité entre les fidèles en vue du salut de tous.

La construction de l'*Ecclesia*, cimentée par la prière, est indissociable, à l'époque carolingienne, de l'édification de l'empire. Par leur forme mais surtout par leur contenu, les épitaphes des souverains et de leurs proches ou celles des grands laïcs et ecclésiastiques révèlent l'adhésion au projet politique et culturel initié par Charlemagne. Les liens de famille ou de fidélité envers le roi ou l'empereur s'exposent dans des textes où se lisent aussi des valeurs civiques fondamentales et des itinéraires politiques significatifs. D'un bout à l'autre de l'Europe, le croisement des destinées dessine l'Empire, les épitaphes l'exposent. La conscience épigraphique fait partie intégrante de la culture carolingienne. La fascination exercée par Rome a entraîné non seulement l'adoption de la capitale romaine comme écriture monumentale, mais également la copie de sylloges, c'est-à-dire de recueils d'inscriptions romaines, antiques ou chrétiennes, en particulier pontificales, pour les diffuser dans tout l'empire. Le grand nombre de poèmes épigraphiques, funéraires ou non, relève sans doute également de cette forte conscience épigraphique.

Au cœur du parcours proposé par ce livre parmi les épitaphes carolingiennes, se pose donc la question de l'écriture publique, de son rapport au corps et à la mort, à la mémoire et au pouvoir, à l'identité et à la postérité, et finalement de son sens aux yeux humains ou divins. Dans ces conditions, il apparaît légitime de s'interroger, en premier lieu, sur des textes cachés ou discrets qui, liés à la tombe ou à la mémoire du défunt, s'inscrivent dans une perspective plus eschatologique que terrestre, avant d'évoquer les inscriptions funéraires offertes à la vue des fidèles dans les églises.